

Dans la même collection

HURL BARBE, ***Pompe le Mousse***

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, ***Les Celtes mercenaires***

Western bre-ton et post-atomique.

PATRICK BOMAN, ***Des nouilles dans le cosmos***

Pas facile de faire des nouilles de qualité dans l'espace.

PATRICK BOMAN, ***Les Canines dans le pâté***

Une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

Les Innommables et autres histoires de Canines

PATRICK BOMAN, ***Amours, Délices et Morgue***

Suite des aventures des vampirologues de La Nouvelle-Babylone.

PATRICK BOMAN, ***Peabody se rince l'œil***

Opus six des célèbres aventures de l'Inspecteur Sahib.

PIERRE CHARMOZ,

***Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables.***

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

Le Vampire de Wall Street.

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ,

La Canine impériale.

GASPARD DE LA NOCHE,

Luna di Miele et autres histoires de montagne.

GILLES DERAIS, ***Trilogie Lange***

Fessées et fusées (trois livres en un).

PIERRE LAURENDEAU, ***Signé Fornax.***

YAK RIVAIS, ***Francoquin***

Un monument du xx^e siècle enfin réédité.

YAK RIVAIS, ***Spymaster vs Blackspider.***

RENÉ TROIN, ***Chantier Schéhérazade.***

JULES VEINE, ***Le Voyage dans les spasmes***

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, ***L'Atour infernal.***

LE DIALLÈLE



AUTRES LIVRES DE NOIRCEUIL

Sandre,

Obliques, 1994.

Un Battement d'ailes de papillon...,

Sous la Cape, 2013.

Noirceuil

 Le Diallèle

Sous la Cape

Avant-propos

L'été 2008, seul à Paris pour trois semaines, je pris contact avec une escort – j'avais sélectionné sur un site spécialisé des fiches du 11^e et du 12^e arrondissement. Je repérai une jeune trentenaire un peu ronde, dont la fiche laissait deviner qu'elle alliait culture et éducation à une grande liberté de mœurs. Je pris contact avec elle, découvris qu'elle habitait à un jet de pierre de mon appartement et me rendis, plutôt excité, à notre premier rendez-vous. Je fus surpris – elle aussi! – de reconnaître une jeune personne avec qui j'échangeais de menus propos chez la boulangère ou au Franprix, où nous nous croisions régulièrement. Passé ce moment d'étonnement réciproque, la séance se déroula merveilleusement; et «Lia» me certifia qu'elle avait pris autant de plaisir que moi à nos échanges.

Je la revis à plusieurs reprises cet été-là, et pas seulement pour des ébats tarifés. En effet, pendant le *social time*, la discussion avec Lia était aussi passionnante que les séances pouvaient être passionnées quelques minutes avant. Je lui dis que j'écrivais des ouvrages érotiques; elle m'avoua être dérangée par le démon de l'écriture et nous convînmes d'une sorte de *gentlemen agreement* où, en échange de conseils littéraires, je pourrais profiter de tarifs préférentiels. Nous nous amusâmes beaucoup: je lui fis écrire des petits textes érotiques à contrainte où elle mêlait l'impertinence à l'incongruité de

scènes qu'elle m'affirmait tirées de son expérience personnelle. Après quelques séances, elle me confia qu'elle avait entrepris la rédaction d'un Journal, à la demande du couple qui l'avait initiée au libertinage, au BDSM et à l'escorting. Ce « cahier noir » qu'elle me montra une seule fois, je ne fus pas autorisé à en lire des passages. « Trop cru, pas assez littéraire ! » se défendait-elle en riant.

En dehors des rencontres fortuites chez les commerçants du quartier, où nous continuions à échanger de courts propos sur la météo (parfois avec des sous-entendus qui nous faisaient sourire), nous nous revîmes régulièrement durant l'automne. Puis le couple – elle était mariée, et m'assurait que son mari était au courant de son activité professionnelle – déménagea, en province d'abord, à l'étranger ensuite. Je l'appris par un ami commun, architecte.

Il y a un an, je reçus un mail de « Lia », m'annonçant qu'elle venait de poster à mon intention son cahier noir et que je pouvais en faire ce que je voulais. Elle avait changé de galaxie, mais tenait à ce témoignage d'une folle période vécue intensément. Je pensai, à juste titre, qu'elle me l'adressait pour voir s'il était publiable. Aux deux tiers du cahier noir, je découvris avec surprise que Lia avait incorporé à son « journal » des personnages que j'avais inventés quatre ou cinq ans plus tôt ! Court roman, dont je lui avais confié les premiers chapitres pour connaître son avis, laissé en plan par la suite, construit sur une contrainte mathématique – la translation d'un carré naturel d'ordre trois en carré magique –, *Le Diallèle* mettait en scène huit convives ayant chacun une relation avec une mystérieuse absente, Marie, qui occupait symboliquement la case « 5 » du carré, la seule à ne pas permuter lors de la translation. Or cette Marie et une de ses amies, Li-Anne, pures inventions de ma part, devenaient dans le Journal de Lia des

collègues de travail bien réelles. J'étais extrêmement troublé. J'adressai à Lia un mail, lui demandant des éclaircissements sur ce « vol » de personnages. Elle me répondit que mon début de roman l'avait impressionnée au point qu'elle n'avait pu résister au plaisir d'associer quelques personnages aux récits souvent outrés, mais avérés, de ses expériences sexuelles. Et cela d'autant que Maître Caliban, un des propriétaires de Lia et lecteur privilégié du *Cahier noir*, homme érudit et volontiers affabulateur, n'était pas sans parenté avec un autre de mes personnages, Christian, organisateur de soirées libido et dandy nocturne.

De Maître Caliban et de son épouse Desmonia, je n'ai pu trouver trace sur le Net. Et pourtant, je n'arrive pas à croire qu'ils sont sortis de l'imagination de Lia : les descriptions des lieux et les scènes qui s'y déroulent sont empreintes de sincérité, et les quelques entorses à la réalité que j'aie pu relever (notamment, j'apparais dans le « Cahier noir » comme un certain Jean, habitant le 9^e arrondissement, mais nos rencontres à la boulangerie y sont mentionnées) n'enlèvent rien à la vraisemblance du récit.

Sans doute trop proche de Lia, je ne puis juger de la qualité littéraire de son Journal, mais je suis frappé à la fois par cet appétit à découvrir un monde inconnu (le sexe, dont elle n'avait jusqu'alors qu'une pratique conventionnelle à deux ou trois écarts près), une volonté très affirmée d'en explorer les territoires les plus inquiétants et une sorte de distanciation *umorale*, comme eût dit Jacques Rigaut, qui en accentue la singularité, et parfois l'« inquiétante étrangeté ».

Piqué au vif par les emprunts à « mon » roman – très peu avancé, à la vérité –, je l'achevai en quelques jours, intégrant à mon tour dans mon récit des personnages relevés dans le *Cahier noir* (notamment Dimitri, l'oligarque russe tissant sa

toile autour de Lia et de Marie). J'adressai par mail le roman achevé à Lia, qui me répondit après lecture qu'elle avait été frappée par la coïncidence d'événements de l'un et de l'autre livre, notamment des scènes qu'elle n'avait pas rapportées dans son *Cahier noir*, mais que je décrivais dans *Le Diallèle*, comme si j'en avais été un des protagonistes ou un observateur privilégié. Je fus encore plus troublé par cette irruption de la littérature dans la réalité que je l'avais été de découvrir mes créatures basculer dans le quotidien d'une escort cultivée, et sans doute mythomane.

Sur ma lancée, je proposai à Lia d'écrire un troisième livre où je raconterais une sorte de « off » de son *Cahier noir* : en effet, on y relève de nombreuses allusions à des événements extérieurs, mais non étrangers au récit principal. Ma proposition intrigua Lia. Elle me demanda du temps pour accepter. Mais lancé comme une locomotive à vapeur, je ne pus attendre. Aussi lui adressai-je, quelques jours plus tard, le début d'*Un battement d'ailes de papillon...*, roman qui commence par une simple affaire de recherche d'appartement et de placements bancaires (Desmonia, la maîtresse de Lia, est banquière privée dans le civil) et, surtout, par une erreur d'interprétation par Pierre, le mari de C. (Lia) : lors d'un séjour dans un gîte des Hautes-Alpes, celui-ci avait découvert le maillot de bain de C. accroché au garde-corps du jacuzzi où C. barbotait en compagnie des propriétaires du lieu. Pierre, imaginant sa femme se livrant à un trio amoureux et torride, avait quitté le gîte le lendemain, rentrant précipitamment à Paris, rencontrant leur banquière commune, signant avec elle un contrat à risques, et profitant des avances de la belle Desmonia pour découvrir en sa compagnie les nuits chaudes de la capitale. Tout y était vraisemblable. De plus, mon personnage central, Pierre, mathématicien (ce qu'est effec-

tivement le mari de C./Lia), allait évoluer dans un roman à structure chaotique – par une erreur d’interprétation des conditions initiales (le maillot de bain de sa femme pendu au garde-corps du jacuzzi) –, et précipiter son couple dans une aventure dont il ne maîtriserait plus le développement (C. se transformant en soumise libertine, puis en escort de haut vol ; lui-même tombant amoureux d’une créature intermédiaire), ni l’issue.

C. répondit à mon envoi par retour. Elle était à la fois enthousiaste de mes premiers chapitres et terrifiée par mon « ubiquité » : à part certains lieux, des noms de personnages et quelques événements très éloignés de la réalité, l’ensemble collait avec une précision diabolique à sa propre vie. Je lui répondis que je n’avais fait qu’extrapoler, à partir de données fractionnaires ou incomplètes du *Cahier noir*, pour tisser le fil de mon histoire.

Les trois textes constituent une sorte de trilogie à correspondances (dans le sens ferroviaire du terme) :

– *Le Cahier noir* de Lia, que j’ai transcrit scrupuleusement, gommant (avec son accord) quelques impropriétés ou imperfections stylistiques, mais lui conservant son énigmatique pouvoir de sidération, et les effets cumulatifs, extravagants, voire nauséux, des scènes rapportées ;

– *Le Diallèle*, jeu littéraire à contrainte, mais troublant par ses débordements bijeçtifs sur *Le Cahier noir* ;

– *Un Battement d’ailes de papillon...*, roman presque vrai, relatant les événements évoqués en creux par *Le Cahier noir*.

La publication simultanée des trois ouvrages permet au lecteur de découvrir dans l’un les éléments qui manquent à l’autre, mais les livres sont autonomes dans leur registre spécifique.

1. Nadine

*Il y eut d'abord Nadine, sous les combles,
avec son godemiché pour confident.*

Nadine n'est pas redescendue tout de suite. De retour dans la salle à manger, le photographe a rangé son appareil.

Quelqu'un a demandé, une femme je crois :

– Tu l'as baisée ?

Il a répondu :

– Jamais pendant le travail.

Nadine, haut perchée sur ses bottes noires à talons compensés, a repris sa place. Le plus naturellement du monde, elle a posé le godemiché sur la table, côté fourchette. Avec du pain, elle a décollé un peu de sauce figée sur le bord de l'assiette et l'a glissée dans sa bouche.

*

Chloé et moi étions arrivés en retard. La conversation tournait autour de la prostitution, de la situation critique des jeunes femmes qui s'y livrent, que tout le monde plaignait... Christian s'était exclamé :

– C'est d'une hypocrisie rare ! Qui, autour de cette table,

n'a jamais fait appel à une professionnelle un soir de solitude? Je m'adresse aux messieurs!

Chaque mâle s'était récrié: «Jamais!» Tous connaissaient quelqu'un qui «se tapait une pute», occasionnellement ou régulièrement. «Mais, moi, vraiment, ça ne me tente pas... Pas pour des considérations morales, mais ça ne m'excite pas... J'ai besoin de désirer... C'est bestial, autrement, non?»

Les voix échafaudaient dans l'air un paradigme vertueux. Suivit un silence clair. Puis deux mots:

– *Moi, oui!*

Nadine souriait, les lèvres entrouvertes sur le souvenir.

– Toi, c'est insensé! Tu t'es payé un gigolo? demanda Sabine, notre hôtesse.

Elle était choquée; presque suffoquée. Nadine eut un rire perlé:

– Ma pauvre Sabine, ton indignation est ridicule, nous vivons au *xxi*^e siècle, celui où les femmes ont le pouvoir, notamment celui de vendre et d'acheter... Et il ne s'agissait pas d'un homme, mais bien d'**une** prostituée. Je voulais connaître cette jouissance que l'homme ressent quand l'argent le libère des conventions de l'amour.

Autour d'elle, le silence se fit... pesant eût été le mot juste si la grâce de Nadine ne transformait chaque seconde en un battement d'ailes.

– J'ai contacté une call girl, Marie, dont un ami m'avait transmis le téléphone, car elle «faisait» aussi les femmes. Vous seriez surpris du nombre de nanas que ça démange!

Nadine portait une sorte de caraco noir, très échancré et assez transparent. Je voyais nettement durcir la pointe de ses seins. Elle eut un temps d'arrêt; ses yeux se perdirent.

– Alors? s'impatientait un des convives.

– Alors? Mais ce qui se passa ensuite n'intéresse que moi...

et Marie. Nous nous sommes revues depuis, cinq fois...!

– Raconte! Tu ne peux pas nous laisser sur notre faim!
protesta Alain.

– Christian a posé une question; j’ai répondu avec sincérité, ce qui n’est pas le cas de tout le monde, ici... Je ne dirai rien de plus.

Elle partit d’un grand éclat de rire. Et ajouta :

– À moins que vous n’acceptiez de payer...

J’étais assez excité par cette singulière proposition, que nous eussions tous jugée scandaleuse dans un autre contexte.

– Combien? demanda en plaisantant Nicole.

– Pour les femmes, un baiser; pour les hommes, cent euros – c’est le prix que demande Marie à ses clientes.

– Embrasser une femme, n’y compte pas! jeta avec rage Sabine.

– Je ne force personne, tu sais.

Par jeu, je sortis un billet de cent euros et le tendis à Nadine.

Elle me prit la main et m’entraîna vers le grenier; les combles, que Sabine souhaitait aménager, étaient vides.

Quand nous redescendîmes, je repris ma place.

– Raconte! me chuchota Chloé, comme je passais devant elle pour me rasseoir.

– Que nenni, ma belle; donne-lui un baiser si tu veux connaître les amours de Nadine et Marie.

Quelqu’un me demanda :

– Tu n’as rien eu de plus? Ça fait un peu cher, non, juste pour un récit coquin...

– Ce que l’on achète vaut surtout par le désir que l’on a de le payer... Si Nadine m’avait proposé une passe pour cent euros, je ne suis pas sûr que j’aurais accepté. Mais d’entendre,

de sa jolie bouche, le récit de désordres amoureux, saphiques de surcroît, oui, cela m'a tenté!

Romuald, le photographe, s'est penché à l'oreille de Nadine. Il a fouillé dans son sac, lui a tendu un godemiché; ils sont montés dans les combles, sans un mot. Pendant leur absence, Christian a souligné la singularité – au sens cosmologique – de la situation.

– Nadine a changé notre façon de voir. C'est notre Copernic – nous pensions jusqu'ici que l'homme gravitait autour de la femme et nous découvrons qu'elle tourne autour d'elle-même; pour nous autres, mâles, c'est un choc culturel. En révélant le pouvoir érotisant de l'argent, Nadine se dépouille de ses inhibitions et nous renvoie à notre propre ignorance.

– Tu y vas un peu fort, le coupa Sabine, très rouge.

– Non, et tu le sais... Surtout toi, Sabine! À combien t'estimes-tu? Quelle somme devrais-je déboursier pour disposer de ton joli corps? cent cinquante euros? mille euros? Il y a certainement un point de rupture à ton cercle vertueux: non que tu aies le moindre besoin de cet argent, tu gagnes bien ta vie, mais résisterais-tu au désir de te livrer pour te délivrer de ton désir? L'héroïne de Kessel, une femme du monde comme toi, s'abandonne à des inconnus pour les mêmes motifs qui te feront céder, un jour.

– Mon petit Christian, tu confonds la vie et la littérature, comme toujours. Aucune femme n'accepterait de se prostituer librement – c'est bien de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas?

– Oui, ta liberté contre mon plaisir; ton corps contre mon argent. Et souviens-toi qu'avant de devenir un commerce obscène, la prostitution était un don, librement consenti et gratifiant, dans le cadre de cérémonies avérées.

– Je suis assez d'accord avec toi, Christian, intervint

Nicole... Je viens de lire *le Carnet de bal* de Grisélidis Réal. Ce qui est condamnable, c'est le proxénétisme. « Les travailleuses du sexe » qui ont choisi librement leur activité et l'exercent avec compétence et prudence, moi, je n'y trouve rien à redire...

– Alors, à combien t'estimes-tu, pour reprendre la proposition de Christian, rétorqua Sabine, avec un rire forcé.

Nicole se troubla, baissa les yeux.

– Je ne sais pas si je pourrais... Nous discutons de faits de société, pas d'engagement personnel...

– Et toi, Nadine, la plus « libérée » de cette soirée ?

– Je n'y ai pas réfléchi, Sabine, mais je suis sûre que n'importe laquelle d'entre nous, pour mille euros, offrirait son corps pour une nuit.

C'était une manière habile de donner son prix. Christian la détailla longuement, de haut en bas, avant de déclarer :

– Je suis preneur.

2. Sabine

*Sur cette photo, Sabine semble mesurer
la distance qui sépare son corps du désir d'être
étreinte par son propre reflet.*

[Extraits du journal intime de Sabine]

Jeudi 7 juillet

Quel salaud, ce Christian! Toujours à justifier l'injustifiable, à décorer son petit musée des horreurs des vaines dentelles de la culture. La prostitution sacrée! Comme si je ne connaissais pas le sujet, moi qui ai soutenu ma maîtrise d'histoire sur «la femme et l'amour dans l'Antiquité»... Des femmes libres vendant leur corps dans l'enceinte des temples d'Ishtar ou d'Astarté... fantasme de macho! Les 1400 prêtresses d'Aphrodite à Alexandrie, invention de ce snobinard réactionnaire de Louÿs.

Christian... Ce mec me débecte, et le désir que j'ai de lui me remplit de mon propre dégoût. Qu'il me prenne, me souille, me jette... J'accepterai tout. Mais il me le paiera, et beaucoup plus cher que dix misérables billets de cent euros.

Et cette petite pécore de Nadine, prête à se faire défoncer le cul par la première queue qui passe... Ça ne m'étonne pas qu'elle ait payé une pute. Est-ce elle qui lui a brouté le minou ou la pute qui a fourré sa langue dans ses trous? L'embrasser,

moi? Cracher dans sa jolie petite bouche, oui; lui pisser dedans, avec plaisir!

Et tous ces hypocrites: Pierre, Chloé (ces deux-là, je les soupçonne de fréquenter les clubs échangistes); Nicole, Alain... j'aimerais les voir à poil, tiens, lui, avec sa bedaine cinquantenaire, il doit avoir du mal à lui fourrer la bite dans la chatte.

Romuald... Mon «amant» secret... Les longues séances de pose, la nudité de mon corps agenouillé sur le lit... J'aime ses mains, quand il me plie ou me redresse pour capter une ombre, un volume tiède... Ma beauté le détruit. Son amour est sans retour possible; je ne veux de lui ni dans mon lit ni dans ma vie... Qu'il se masturbe sur les photos, comme il avoue le faire en sanglotant, cela me trouble et m'excite, mais c'est de mon image qu'il est amoureux et par son regard que je jouis.

Non, décidément, seul Christian m'intéresse. Nous sommes deux prédateurs partageant un même territoire de chasse.